« Ils Désertent » vogue vers le prix Goncourt

©Christine Tamalet

Ils ne sont plus que 8 en lice pour le Goncourt, parmi les 600 romans de la Rentrée Littéraire. Thierry Beinstingel en est, salarié chez Orange à Châlons et intéressé par le monde du travail. Son 9ème roman nous plonge dans l'intimité commerciale d'une entreprise de papiers-peints.

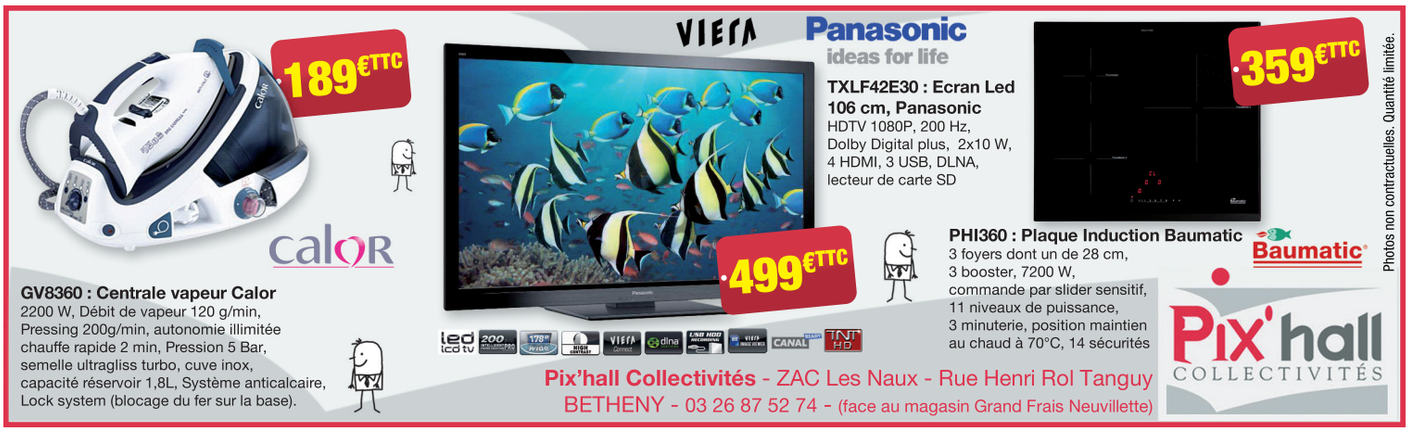
Par Pauline Godart

Le « Vous », dans le roman, c'est « l'ancêtre » de la boîte, VRP écoulant ses rouleaux de papiers-peints comme personne, passant dans ses tournées du grand quart-nord-est français, des petites drogueries miraculées aux grands centres commerciaux : Moquette Plus, Brico Style et Déco Rêve. Le « Tu » c'est la jeune chef des ventes, tout juste recrutée pour licencier l'ancêtre. Car il est temps, dans cette société de 35 ans, d'opter pour « la rupture ». Vendre de la tapisserie ne suffit plus. La stratégie tendance impose un package papier-peint/canapé, symbole de toute une époque.

Thierry Beinstingel, à la fois seul sur sa planète et très au fait du monde actuel, n'en est pas à son coup d'essai. Chargé de recrutement chez Orange, il a publié son premier livre en région il y a 12 ans, puis le second chez Fayard auquel il est resté fidèle – ou l'inverse. « Ils cherchaient des textes en prise avec la réalité. C'était au moment où France Telecom devenait entreprise ». Avec « Ils Désertent » et après « Retour aux Mots sauvages » en 2010 (scandale des suicides et au-delà), il est retenu en 2012 dans les 8 petits papiers du jury Goncourt. « Au 30 octobre, il n'en restera que trois. J'ai peu de chances, c'est sûr, mais en attendant, ça dope un peu les ventes ». Il s'en amuse presque, également en lice pour le prix Fémina.

Rôle social

Et si son roman plaît autant, c'est qu'il aborde avec légèreté un sujet universel et dévorant : le travail. « Je m'y rends, comme tout le monde, tous les jours. C'est un laboratoire formidable pour observer les autres ». Et comprendre combien le commercial a ses codes et ses costumes que la fantaisie ignore. Au pays des bons comptes le chiffre d'affaires est roi, et peu nombreux sont ceux qui cherchent à changer de cap. « L'ancêtre raconte ainsi l'anecdote d'un homme mort l'année suivant sa retraite et se fend d'un : « belle fin, n'est-ce pas ? » complètement ironique. Car en France, on ne dit pas ça. Le travail ne peut être un aboutissement. On doit profiter autrement de sa vie ».

Au fil des chapitres, les points de vue hiérarchiques alternent donc, entre deux personnages anonymes et solitaires, que tout sépare – ou si peu. « Ils sont très proches de nous mais n'ont pas de nom car on ne débarque pas comme ça dans un décor », s'indigne Thierry Beinstingel, assis dans une salle impersonnelle au possible. « Je pense que le décor a malheureusement tendance à déteindre sur les gens. La mode, le sens qu'on a voulu donner à cette entreprise de papier-peints dans les années 70 : c'est le sujet de mon roman. Loin d'être pessimiste ». Si la jeune femme n'a consacré sa vie qu'à sa carrière, « abdiquant par confort » sans jamais se rebeller, voyant en tout sacro-saint CDI un miracle de la vie moderne, l'ancêtre a perdu sa famille à force de travailler. Ses week-ends, il les passe dans l'Aisne en attendant le rendez-vous du lundi, errant dans les galeries marchandes et dormant dans des hôtels miteux – mais heureux. Car dans son univers, Rimbaud n'est jamais loin ; poète qui lui aussi, vira Voyageur Représentant Placier.

Aux Éditions Fayard.